

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Anna Kalaïtzis

Élève de première, lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes

Dernières minutes

Les tranchées me paraissaient plus étroites que d'habitude. Peut-être que les dizaines de corps amoncelés contre les murs, les soldats endormis dans le vacarme de la guerre, leur casque incliné sur leur visage, des rats parcourant leur tenues teintes d'une épaisse couche de sang y étaient pour quelque chose. Je ne prenais pas le temps d'imaginer les personnes qu'ils avaient laissés derrière eux, chez eux, que quelqu'un m'attrapa par mon uniforme. Me laissant guider par la personne qui me hurlait des instructions, je continuais d'avancer, assourdi par le bruit des obus bombardant la ligne de front non loin. Sans même penser que cela était possible, les bruits s'intensifiaient à chaque pas que je faisais dans la boue. Le bruit des balles sifflant au-dessus de nos têtes m'empêchait de percevoir les mots de la personne m'agrippant toujours d'une poigne ferme, pourtant, la couleur pourpre que revêtait la terre à mes pieds me signifiait que j'allais enfin accomplir ma mission : monter sur l'échelle en bois qui m'amènerait vers ma future mort. L'escaladant en moins de temps que je n'avais à disposition pour me préparer à affronter la ligne de front, je me ruais en avant. Mes sens étaient inondés d'informations, les couleurs écarlates saturaient le paysage originellement gris, les explosions à perte de vue m'empêchaient de distinguer l'horizon. Me frayant un passage entre les barbelés et les queues de cochons, je fus surpris par le soldat me tombant dessus, m'évitant de mourir d'une balle au milieu du front. Je tentais de m'extirper de sous la chair mise à découvert sous l'uniforme bleu déchiqueté quand un obus m'expulsa de ma position. Emportant mon corps au loin, je retrouvais mon esprit perdu dans un entre-deux comme si le monde avait fusionné autour de moi. Un monde dénué de sons, de couleurs, de hauts et de bas... J'étais seul. Jusqu'à ce que mon Professeur me rappelle à l'ordre.

Mes sens toujours embrouillés, ne distinguant pas le rêve de la réalité, ses paroles me revenaient aussi distinctement que le souvenir de cette après-midi-là. En finissant mes cours, il m'accompagnait vers la sortie de l'établissement scolaire en me disant avec une fausse tendresse :

— Permettez à votre vieux professeur, à votre vieux maître, qui, encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé.

Je n'en doutais pas. Comme je ne doutais pas que la guerre me briserait tout autant. Toujours plongé dans le noir, je n'eus pas le temps de réfléchir à ma condition de chair à canon que sa voix revenait encore et toujours à l'assaut. Il insistait :

— J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! ...

Les dernières paroles de mon Professeur furent bientôt remplacées par les bruits m'entourant. Sous un sifflement assourdissant, il demandait, un sourire n'atteignant pas ses yeux, sur le visage :

— Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? Ne soyez pas trop... poète.

Je l'entendais rire de bon cœur dans le lointain pendant que des voix confuses autour de moi hurlaient "Gaz moutarde !!!". Pensant que j'allais regagner mes esprits, je me battais pour forcer mon corps à bouger. C'était mon premier devoir : me garder en vie. Mais rien n'y faisait. Toute la volonté du monde débouchait sur la même impuissance. J'étais soudé au sol. Incapable de mouvoir ne serait-ce qu'un bras.

Quand le vide s'offrit encore à ma vue, j'y étais préparé. Pourtant, quand ce fut ma propre voix que j'entendis, cela me prit de court. Je criais :

— Professeur, vous avez tort ! Ecoutez-moi...

C'était le même après-midi qui se jouait dans ma tête. Après le monologue de mon professeur dans les couloirs, j'avais raccompagné mes petites sœurs à la maison, puis j'étais retourné dans les champs. Amener les vaches à la traite me fit réfléchir aux arguments qu'avancait mon Professeur et ceux que j'avais pour m'opposer à son opinion. C'est ainsi que, déterminé à le retrouver avant la tempête qui allait s'abattre sur mon village face à la mer, j'avais pris quelques raccourcis par les forêts sombres et le bord de mer où la tempête rugissait déjà. Rattrapé par la pluie battante, je fus contraint de trouver refuge dans une petite église de granite gris, située à proximité de l'école du village. Par hasard, ce fut dans cet endroit-là, sur les premiers bancs face à l'hôtel, que mon Professeur m'avait rétorqué :

— Tort d'avoir raison ?

Dégoulinant d'eau, je me plantais face à lui, tentant de distinguer ses traits dans la pénombre de l'église.

— Tort de penser que le combat est la seule issue ! Ces trois dernières années nous ont prouvé que la "Grande Guerre", comme vous l'appellez, n'a pas de fin. Ce n'est pas en envoyant une nouvelle génération au combat que la guerre se gagnera...

— Et que proposez-vous ? Marchander ? Proposer un traité de paix ou dialoguer, serait plus efficace selon vous ? L'Alsace et la Lorraine...

— Parlons de l'Alsace et de la Lorraine, combien de vies pensez-vous qu'elles nous coûteront ? C'est plus facile pour vous...

— Soyez un peu digne ! enjoignait-il, tapant de son pied de fer sur le sol en damier. Vous avez le droit d'éprouver des doutes mais ils ne doivent pas vous aveugler au point d'en oublier que c'est de la guerre dont on parle. Cette partie de jeu d'échec ne sera pas remportée par des personnes telles que vous qui ne pensent qu'à leur propre personne, guidées par la couardise, marqua-t-il d'un doigt pointé sur mon torse. Un jour, vous me remercirez de vous avoir remis dans le droit chemin, jeune écervelé. Quand vous serez héros de guerre, j'espère que vous aurez une petite pensée pour votre vieux Professeur.

— Héros de guerre ? A quel prix, Professeur ? Celui de la vie ? Quand je n'ai pas encore eu l'opportunité ne serait-ce que de vivre ?

— Arrêtez de penser à ce qu'il faut pour remporter une guerre et plutôt à ce qui se gagne dans une guerre : la liberté. Vous rendrez un bien grand service à vos sœurs quand elles n'auront pas à se marier à des Allemands...

Il me laissait bouche bée comme si l'air ne parvenait plus à mes poumons.

— L'avenir de ce monde est entre vos mains. Je vous en conjure, ne trahissez pas votre pays, pas à l'aube de la victoire, termina-t-il, ne me laissant pas le luxe de construire ma répartition.

C'est ainsi qu'il me quitta et me laissa de nouveau seul dans le noir. Les souvenirs embrouillés des mois qui s'étaient écoulés depuis cette conversation se dissipaient. Mes pensées et le feu brûlant dans ma poitrine étaient les seules choses qui me tenaient compagnie. Des réflexions confuses se formaient dans ma tête. Je me souvenais vaguement de pourquoi j'étais devenu soldat, cela devait avoir affaire avec le fait que j'avais plus de chance de survivre en me battant pour ma Patrie que contre ma Patrie. Des bêtises comme celle-ci, liées à l'espoir de voir un jour grandir mes sœurs dans un pays en paix... Finalement dans cet instant où le monde autour de moi était ravagé par la violence et où la Mort s'emparait de chacun d'entre nous, je rêvais tranquillement à un monde où nous n'aurions pas à saigner pour des décisions que nous n'avions pas prises, où nous donnions une chance au dialogue de résoudre nos problèmes et où la paix était défendue autant que les territoires.